C'est l'édition critique et la traduction annotée du traité d'Ibn Ḫalṣūn que nous donne S. G. dans cet ouvrage, particulièrement bien présenté. Pour son édition, elle a utilisé trois manuscrits marocains, non datés, conservés à Rabat : deux à la Bibliothèque royale et un à la Bibliothèque générale. Le texte nous paraît convenablement établi, fidèlement traduit et judicieusement annoté.

L'ouvrage ne comporte pas de lexique, mais cette lacune est compensée par une intéressante étude sur le vocabulaire d'Ibn Ḫalṣūn. Dans la bibliographie, on relèvera l'absence de quelques travaux :

— le *Kitāb al-azmina* et le *Kitāb ḫawāṣṣ al-aġḏiya* d'Ibn Māsawayh ont été traduits par G. Troupeau, le premier dans *Arabica*, t. XV (1968), p. 113-142 et le second dans *Medicina nei Secoli Arte e Scienza*, vol. VII (1995), p. 121-139;

— le *Kitāb al-aġḏiya* d'Ibn Zuhr a été publié et traduit (*Tratado de los Alimentos*) par Expiración García Sanchez, Madrid, 1992.

En conclusion, cette étude de S. G. constitue une contribution importante à l'histoire, encore mal connue, de la médecine arabe dans l'Espagne musulmane au XIIIe siècle.

Gérard TROUPEAU
(EPHE, Paris)

Manfred ULLMAN, *La médecine islamique*. Trad. de l'anglais par F. Hareau, PUF, Coll. Islamiques, Paris, 1995. 21,5 × 15 cm, 156 p.

Selon l'éditeur, « la collection Islamiques » a été conçue pour présenter au lecteur occidental moderne, et à ses curiosités qu'aiguillonne souvent l'actualité, une série d'exposés qui lui soient directement accessibles, tout en répondant de manière précise à des questions qu'il se pose sur sur les divers aspects revêtus par l'islam et par sa civilisation, aussi bien dans le passé qu'à une époque récente. » Parmi les ouvrages parus ou à paraître dans cette collection, on peut citer W. Montgomery Watt, *La pensée politique de l'islam*; N. J. Coulson, *Histoire du droit islamique*; O. Grabar, *La peinture persane*.

Le texte du présent ouvrage fut publié en anglais, en 1978, sous le titre de *Islamic medicine* (Edinburgh University Press) par M. Ullmann auquel on doit un ouvrage de référence plus volumineux, *Die Medizin im Islam*, couvrant une période allant jusqu'au XVIIe siècle. Dans l'introduction (p. 1-4), l'A. s'explique sur le choix du titre (médecine islamique, plutôt que médecine arabe) afin, *primo*, de rendre justice aux médecins non-arabes et, *secundo*, de tenir compte du fait que ces auteurs ont vécu au sein d'une aire culturelle musulmane ayant intégré des courants fort divers.

L'A. précise, d'autre part, que l'objet de l'étude est de présenter le système médical qui s'imposa à partir du IXe siècle, et jusqu'à l'époque moderne, dans le monde arabo-musulman.

BCAI 15 (1999) M. Ullmann: La médecine islamique, recensé par Fl. Sanagustin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Il rappelle aussi, que les études générales sur la médecine islamique demeurent insuffisantes, faute de lecture critique historique, et que les éditions de textes sérieuses font défaut, ce qui ne permet pas encore « d'écrire l'histoire de cette science ». L'A. signale enfin, que le volume modeste de ce livre (156 p.) ne lui a pas permis d'aborder tous les aspects de la médecine islamique et que, par conséquent, la chirurgie ou les institutions hospitalières, n'ont pu être traitées, pas plus d'ailleurs que le statut social du médecin.

Dans le chapitre I (p. 5-11) l'A. fait le point sur la situation médicale de l'Arabie pré-islamique et de l'Empire omayyade et souligne les mauvaises conditions sanitaires qui devaient régner durant cette période, du fait de la malnutrition et des nombreuses maladies endémiques (malaria, variole) limitant l'espérance de vie des hommes. Sur le plan de la connaissance anatomique, si les Arabes avaient quelques notions, ce dont témoigne le lexique (par ex. *al-akḥal*, veine médiane de l'avant-bras), la superstition régnait en maître en matière d'étiologie (la peste était causée par la piqûre d'un djinn) et de cure. On peut donc considérer que cette médecine relevait du courant populaire que l'on rencontre, *mutatis mutandis*, dans toute société primitive. Après l'avènement de l'islam, elle prendra une coloration religieuse et sera alors appelée « médecine prophétique ».

Le chapitre II (p. 13-48), très dense, permet à l'A. d'analyser l'intense mouvement de traductions scientifiques qui allait marquer, dès le début du IXe siècle et de façon irréversible, l'évolution de la science arabe. L'A. passe en revue les principales œuvres traduites, grecques, syriaques, persanes puis indiennes. Le corpus hippocratique et les ouvrages originaux de Galien furent ainsi rapidement disponibles en version arabe et permirent d'élaborer le cadre théorique de la médecine islamique. Les traducteurs, souvent eux-mêmes médecins à l'instar de Ḥunayn b. Isḥāq (m. 873), s'attachèrent également à produire des traités à portée didactique, car le souci de transmission du savoir et de la formation d'une élite était omniprésent. La pharmacologie ne fut pas en reste et donna lieu à un effort d'assimilation et de création terminologique tout à fait remarquable. L'A. relève cependant, à juste titre, que malgré l'activité phénoménale des traducteurs arabes, de nombreux ouvrages ou auteurs furent soit ignorés soit uniquement connus indirectement (cas d'Érasistrate ou de Soranos d'Éphèse).

Les pages consacrées à la traduction de textes médicaux du pehlvi et du sanskrit établissent clairement la richesse des transferts de savoirs qui s'opérèrent dans la région jusqu'au IXe siècle. L'A. aborde, avec raison, le débat épistémologique concernant la réception et l'assimilation de ces héritages, ainsi que la question souvent soulevée de l'originalité des savants arabes, qui demeure en réalité, et compte tenu du contexte scientifique, un faux problème. Par contre, l'élaboration du lexique technique et le processus d'islamisation de quelques grandes notions grecques sont des sujets d'étude particulièrement excitants.

Le chapitre III (p. 49-63) passe rapidement en revue l'histoire de la médecine arabe à travers quelques-uns de ses grands noms, de ʿAlī b. Rabbān al-Ṭabarī aux tenants actuels du « Ṭibb-e Unānī ». On perçoit aisément, à la lecture de ces pages, la grande cohérence de ce système médical depuis le IXe siècle jusqu'à l'introduction de la médecine moderne, au siècle dernier.

La physiologie, l'anatomie et la pathologie sont abordées aux chapitres IV et V (p. 65-97). L'A. y décrit, avec beaucoup de clarté, les concepts fondamentaux mis en œuvre par les Arabes

BCAI 15 (1999) M. Ullmann: La médecine islamique, recensé par Fl. Sanagustin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

et cela, à partir de l'étude du *Kitāb al-malakī* de ʿAlī b. al-ʿAbbās al-Maǧūsī, somme dans laquelle se manifeste une grande érudition. En quelques pages denses, l'A. présente le système physiologique général d'al-Maǧūsī relativement à ses fondements (éléments, humeurs, facultés, etc.), mais aussi à la digestion et au flux sanguin (plutôt que « circulation » comme l'écrit l'A. p. 75). Toutefois, on regrette que l'anatomie en soit évacuée en deux pages. Afin de décrire les doctrines en vigueur, quant à la pathologie, l'A. prend l'exemple de la mélancolie (à partir d'Ishāq b. ʿImrān) et du diabète (à partir de ʿAbd al-Laṭīf al-Baġdādī). Il établit le fait, que malgré les contraintes qui s'exerçaient sur la tradition médicale préscientifique, plusieurs médecins ont fait preuve d'un grand esprit d'observation, à l'instar d'al-Rāzī, sans bouleverser, pour autant, les fondements théoriques établis et sans que certaines maladies endémiques (comme la bilharziose en Égypte) aient attiré leur attention.

La transmissibilité des maladies et de la peste, en particulier, constitue la matière du chapitre VI (p. 99-109), ce qui permet à l'A. de revenir sur le fameux *ḥadīṯ* « *lā ʿadwā...* » et de démontrer que l'interprétation traditionnelle des théologiens musulmans (« pas de contagion... ») ne résiste pas à la critique. Pourtant les médecins furent, en général, plutôt favorables à l'idée de contagion qu'ils appelaient *iʿdā'*. Si les grands encyclopédistes ont à peine évoqué la peste, un auteur tardif, l'historien Ibn al-Ḫaṭīb (m. *circa* 1369) lui consacra le *Kitāb muqniʿat al-sā'il* où il décrivit précisément cette maladie, en s'attaquant à la position canonique des juristes.

L'A. conclut son livre par un bref chapitre sur la diététique et la pharmacologie (chap. VII, p. 111-121) qui reste très théorique et dans lequel il n'insiste pas suffisamment, à notre sens, sur l'apport des pharmacologistes arabes et sur l'accroissement de la matière médicale à l'époque considérée, et par un chapitre sur médecine et occultisme (chap. VIII, p. 124-131) qui met l'accent sur une réalité souvent négligée : à savoir la coexistence, tout au long des siècles, d'une médecine savante et d'une médecine populaire marquée par des interférences avec la magie et la divination.

La bibliographie date quelque peu et aurait dû être réactualisée dans la présente édition car, en vingt années, la connaissance relative à l'histoire de la médecine arabe s'est enrichie de plusieurs études de qualité. Malgré cette réserve, cet ouvrage demeure une excellente introduction à quelques aspects majeurs de la science médicale arabe.

Floréal SANAGUSTIN
(Université de Lyon III / GREMMO)

AL-SUYŪṬĪ, *La médecine du Prophète*. Nouvelle édition de la traduction du Dr Perron, revue et corrigée, éd. Al-Bustane, Paris / Beyrouth, 1997. 21,5 × 14,5 cm, 316 p.

Cette publication s'inscrit dans une volonté de mettre à la disposition du public un ouvrage appartenant à la tradition dite de la « médecine prophétique ». Si, à l'origine, cette tradition

BCAI 15 (1999) M. Ullmann: La médecine islamique, recensé par Fl. Sanagustin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net